

L' Abeille.

6me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 23 FEVRIER 1854.

No. 20.

LE DELUGE

Dieu puissant dont le souffle anima les mortels /
Qui voulais de leurs cœurs te faire des autels,
Déjà toute la race humaine
Par le crime a souillé l'ouvrage de tes mains.
Tu t'en repais, ô Dieu ! sans douleur et sans haine,
Et ce repentir même entra dans tes desseins.
Aux mortels déclare la guerre ;
Que ta justice arme ton bras.
Lève-toi ; que de ces ingrats
Ta vengeance purge la terre.
Ils n'écotent que leurs désirs ;
Ta voix ne se fait plus entendre :
Frappe ; il est temps de les surprendre,
Dans l'ivresse de leurs plaisirs.
Quels prodiges ! les mers franchissent leurs rivages,
Les fleuves se joignent aux mers ;
De toutes parts les humides nuages,
Rassemblés par les vents, ont obscurci les airs.
Une nouvelle mer, dans les cieux suspendue,
Mêle encor ses torrents à la fureur des flots.
Toute la nature éperdue
N'est plus que cri, qu'horreur, que plainte et que

[sanglots.

Ciel ! est-ce en vain que l'on t'implore ?

Es-tu sourd aux cris des humains ?

Tirés du néant par tes mains,

Vont-ils y retomber encore ?

Ne reste-t-il aucun espoir ?

Vas-tu détruire ton ouvrage ?

Ton bras, pour venger ton outrage,

Epuisera-t-il son pouvoir ?

Non, ce vaste vaisseau, porté par les ondes,

A sauvé l'innocent resté du genre humain ;

Les flots vont retourner dans leurs grottes profondes ;

La terre se découvre, et l'air devient serein.

Sur les mortels qui doivent naître

Un semblable courroux ne doit plus éclater ;

Mais ils en deviendront peut-être

Plus hardis à le mériter.

Gage de paix, nue éclatante,

Étonnez et charmez les yeux,

Hâtez-vous d'embellir les cieux

Rassurez la terre tremblante ;

D'un bras si prompt à nous puisir

Sauvez désormais la nature.

Et de la paix qu'un dieu nous jure

Eternisez le souvenir.

Lamotte.

DÉVOUEMENT SUBLIME D'UN HOLLANDAIS.

Les Chinois et les Japonais, voulant se faire de l'île Formose un abri contre les Tartares, vinrent assiéger les Hollandais dans le port de Zélande. Ces derniers, se voyant menacés, jugèrent plus prudent pour eux de prévenir l'attaque, et, commandés par le fils de leur général, ils sortent de la ville et marchent contre l'ennemi. Le combat fut vif et sanglant ; les Hollandais furent tous tués ou faits prisonniers à l'exception de quelques uns, qui ne s'échappèrent qu'avec beaucoup de peine et coururent porter dans la ville la nouvelle de leur défaite.

A cette triste nouvelle les Hollandais ne se désespérèrent pas, et le conseil s'assembla afin de trouver quelque moyen de se soustraire à la fureur de l'ennemi. Plusieurs avaient déjà opiné lorsqu'une scène déchirante vint interrompre la délibération. Le général, ne voyant plus reparaitre son fils, s'écria d'une voix qui exprimait la douleur jointe au désespoir : " Où est mon fils ? Est-il tombé mort ou vivant au pouvoir de l'ennemi ? " Puis il s'abandonna à tout ce que suggère la tendresse paternelle en pareille circonstance, et on fut obligé de le conduire hors de l'assemblée.

Cependant les ennemis approchaient, et les Hollandais étaient dans des transes indicibles. Tout-à-coup on vient annoncer au conseil qu'il y a aux portes de la ville quelques ennemis demandant la permission d'entrer pour parlementer. Le conseil ordonna qu'on leur ouvre les portes et qu'on les conduise devant lui.

Les députés étaient au nombre de dix. A leur tête marchait un jeune homme dont l'extérieur démentait la condition. Son port était noble et majestueux ; ses cheveux modestement bouclés tombaient sur ses épaules ; ses yeux brillaient comme des diamants, et sur son visage était peinte une âme agitée. Il s'avance et demande à parler au commandant lui-même.

Le commandant arrive. Mais, quelle surprise ! le jeune député reconnaît en ce commandant un père qui naguère désespérait de revoir son fils qu'il reconnaît aussi, et tous deux, plus prompts que l'éclair, se jettent dans les bras l'un de l'autre en s'écriant : " Mon père ! Mon fils ! " Ulysse en revoyant Télémaque n'éprouva pas plus de joie. Des larmes coulent le long de leurs joues et l'assemblée partage leur émotion.

Revenus de leur surprise, le père et le fils se dégagent des bras l'un de l'autre, et le jeune député adresse ce discours à l'assemblée : " Mon père et vous tous braves et honorables compatriotes qui semblez partager sa joie, vous ne pouvez concevoir quel plaisir j'éprouve en vous revoyant tous ; mais ce plaisir, quelque grand qu'il soit, se trouve contrecaréné par un souvenir bien amer, celui de ma condition. Naguère, vous le savez, aucun mortel ne

jouissait de plus d'honneurs et de considérations que le fils de votre général, et ne goûtait avec plus de satisfaction les charmes de la liberté la plus douce et la plus parfaite qui fût jamais ; aujourd'hui, l'esclavage et ses horreurs, voilà mon partage. Cependant, quoiqu'il en soit, je vous exposerai la raison qui a engagé le chef ennemi à me députer vers vous.

" Son unique motif en m'envoyant ici a été de vous faire offrir par la bouche d'un jeune compatriote une capitulation honorable, mais, comme je ne lui ai pas promis d'appuyer de ma parole sa proposition, je crois pouvoir, sans manquer à la bonne foi, vous exprimer mes sentiments sur ce sujet.

" Les Chinois et les Japonais veulent traiter de la paix avec vous, mais n'acquiescent pas à leurs désirs. Ces agresseurs se sentent maintenant les plus faibles, et, quoique vainqueurs dans le premier combat, ils appréhendent fort la défaite dans l'action décisive qui va s'engager : et vous, braves compatriotes, accepterez-vous un traité encore plus avantageux pour votre ennemi que pour vous ?

" Oui, les ennemis redoutent un second combat, car ils sont entièrement convaincus qu'ils ne doivent leur première victoire qu'à leur position avantageuse et à leur grand nombre, maintenant fort diminué, puisqu'il est resté sur le champ de bataille beaucoup plus de Chinois et de Japonais que de Hollandais, dont le nombre était assez considérable. Si donc, dans une position désavantageuse, vous avez été vainqueurs quoique vaincus, comme autrefois Léonidas et ses trois-cents Spartiates, que sera ce lorsque du haut de vos remparts vous aurez pour ainsi dire sous vos pieds vos ennemis déjà à moitié défaits par la crainte que leur inspirent votre courage et votre bravoure joints à l'intrépidité, et commandés par un général rempli d'admiration pour vous : et vous, l'objet de la terreur de vos ennemis, vous de qui le général Japonais disait à ses officiers après la bataille : " Ils sont destructibles, " vous enfin de qui il ajouta : " Encore une semblable victoire et nous sommes vaincus, " signerez-vous un traité qui, bien loin d'augmenter votre gloire, vous priverait d'une brillante auréole !